

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 45 (1907)  
**Heft:** 17

**Artikel:** Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson :  
(histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-  
Vaud) : [suite]

**Autor:** Othon, de Grandson  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-204194>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 24.12.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

— Mais laisse-moi finir, oui, toujours comme toi. Enfin, dans l'ortolan, la panse rebondie, Je coule doucement une olive farcie, Puis, avec le marteau, plante un clou dans le mur Et j'y suspends le tout avec un lien sûr.

— Té, toujours comme moi! — Soit, mais la diffé-  
[rence

Va te sauter aux yeux dans un instant, je pense. Je laisse reposer ma bécasse deux mois, La caille, l'ortolan et l'olive à la fois; Puis, le temps écoulé, je jette la bécasse, La caille, l'ortolan, toute la papperasse, L'olive, la ficelle, au hasard, n'importe où Et... je t'y tiens, mon bon, moi, moi, je mange le clou!

Edmond GUILLEMINOT.

(D'après un texte du *Signal sténographique*.)

### En marge des registres.

*Registre des mariages de Château-d'Ex.* — Cette année 1701 a été commencée par le 12 de janvier, et ainsi l'on a omis 11 jours dans le dit mois, et cela afin d'entrer dans le style réformé en avançant de ces jours, à cause des 11 minutes et 42 secondes qui se trouvent dans chaque année et qui ne sont pas comprises dans les bissextes et dans les 365 jours que fait le soleil en parcourant le cercle du Zodiaque.

✱

*Registre des baptêmes de Provence.* — L'année 1811 a été si belle et si favorable à la végétation, qu'un arbre nain du jardin de la cure a fleuri au mois de septembre, que le fruit, qui était une poire, a noué et est parvenu à la grosseur d'une grosse noix. — Certifié par le pasteur, le 7 novembre 1811. — Em. Mennet.

(Communiqué par M. Alfred Milloud.)

**Du dix pour cent.** — On parle d'un avare qui vient d'avaler une pièce de vingt francs, et à qui le docteur a fait administrer un énergique vomitif.

— Oh! comme je le connais, observe quel-  
qu'un, on pourra faire ce qu'on voudra, mais, sur les vingt francs, on ne parviendra pas à lui faire rendre plus de quarante sous, et encore...

### Tous aux urnes!

C'ÉTAIT donc en temps d'élection. Un candidat passe chez un cafetier, lui annonce qu'un de ses amis viendra dans la journée avec une cinquantaine d'électeurs: Voici quelques francs, ajoute-t-il, ne laissez payer personne.

### FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

## Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique  
du Pays-de-Vaud.)<sup>1</sup>

III

MALHEUR à l'objet d'une passion si terrible: malheur à toi, fille charmante...

Dans l'enchantement d'un de ces entretiens, le sire d'Estavayer, assis un jour près de Catherine, est prêt à laisser échapper le secret de son cœur; ou plutôt il croit n'avoir plus rien à lui dire lorsqu'il découvre sur le chemin, un chevalier de grande apparence, suivi d'un écuyer et d'un chien. Enveloppés d'un nuage de poussière, ils semblent voler; bientôt ils sont à la portée de la vue. Catherine s'avance sur le balcon pour voir de plus près; mais qu'on imagine l'émotion de la jeune beauté, lorsque ce Chevalier qui la reconnoît, ou qui la devine, se baisse jusqu'à l'arçon de la selle pour la saluer; et qu'elle distingue sur son écu les armoiries de Grandson. Ses forces paroissent tout-à-coup l'aban-

<sup>1</sup> Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

— Bien, fit le cafetier, vous pouvez y compter. Une bande arrive en effet, ayant à sa tête non pas l'ami du généreux candidat, mais un ami de son adversaire.

Ce brave homme commande force consommations, fait l'éloge de son candidat. On trinque, on acclame le candidat. Mais quand il s'agit de régler la dépense:

— C'est payé, fit le cafetier. M. X. est passé ce matin; il a tout réglé.

— Mais ce n'est pas pour nous, puisque nous votons contre lui.

Le cafetier ne voulut rien entendre:

— Je suis payé, ça me suffit. Moi, la politique, ça m'est égal.

✱

Ceci nous rappelle un autre trait de mœurs électORALES.

C'était l'habitude — ce l'est encore, croyons-nous — qu'avant un scrutin, les différents partis organisent une tournée de propagande dans toute la circonscription électorale.

Quelques délégués d'un des partis s'en vont donc en apostolat, un beau dimanche. D'avance les électeurs ont été invités à se réunir, à telle heure, à l'auberge la plus centrale et la plus vaste de la région.

La salle haute est bientôt comble. Sur les tables, de nombreux litres de vin sont alignés. On a semé, par ci par là, entre les flacons, des paquets de cigares et de tabac.

L'aubergiste a ordre de ne laisser jamais les verres vides; et la consigne est bien observée.

La séance commence et se poursuit sans incident. Les apôtres de la bonne cause pérorent copieusement. Après chaque discours, quelques jeunes gens, venus avec les délégués pour faire la claque, donnent le signal des applaudissements, des bravos, des « très bien! très bien! »

Le gros de l'auditoire, les électeurs, espoir de la patrie et des candidats, restent plutôt froids. Ils applaudissent sans enthousiasme, par bienséance; en revanche, ils boivent, fument à bouche que veux-tu. Sur les visages, impassibles, rien ne trahit le fond de la pensée. Sont-ils pour le bon parti, sont-ils pour l'autre? Mystère.

Comme on ne peut tout le temps faire des discours, parce qu'ils ne disent jamais rien de bien nouveau et qu'ils sont vite ennuyeux, on passe à la partie familière. On entend deux ou trois déclamations et chansonnettes, en français et en patois. Quelqu'un entonne le:

Vaudois, un nouveau jour se lève,

donner, elle pâlit, rougit; son cœur bat avec violence. « O ciel! s'écrie-t-elle enfin, dans l'excès de son trouble, c'est lui...! c'est lui-même ».

Mille furies n'attendoient que ce signal pour s'emparer du cœur de Gérard. De quelle félicité le malheureux vient de tomber dans l'abîme du désespoir! il va cacher l'humiliation qui l'atterre, et la rage qui le dévore; il disparaît sans être aperçu.

Cependant le Baron, averti de l'arrivée de son gendre, va le recevoir à la porte du château, et le conduit auprès de sa fille. Qu'elle paroît embellie à ce Chevalier après deux ans; combien d'attraits se sont développés pendant son absence! Tout en elle est fait pour séduire ou pour captiver.

Grandson, s'inclinant devant sa charmante future, lui présente la précieuse chaîne qu'il reçut de la main de Marguerite, lorsqu'il remporta l'honneur du tournoi de Dijon. « *Ma tant belle amie, ce lui dit-il, ai reçu ce joyau de royale main, et moult me tardoit d'offrir à ma dame, tel gage de la gloire qu'ai pu acquerrir. Se point n'avez mis en oubli, c'il que pour vous seule, veult vivre et mourir, le porterez de votre grace, pour le respect de notre amitié; et certes, à grand-faveur tiendrai ce gaudon.* »

Guidé par son mauvais génie, Gérard reparût à l'instant où Catherine brillante de joie, et parée du précieux collier, se print à dire à son rival, « *Sans prix est le don que m'avez offert, Sire chevalier, et le garderai chèrement pour l'amour de*

dont les derniers couplets se perdent dans la fumée qui emplit la salle, dans le bruit des verres que l'on choque, dans le brouhaha des conversations qui s'animent:

— Alors, François, ta vache a-t-elle fait le veau?

— Eh bien, oui, y a deux jours.

— Ça a bien été?

— Oui. Et chez toi, à propos, comment ça va?

— Oh! bien, ça va mieux; ma bourgeoise s'est levée ce matin pour la première fois.

— Alors, ça fait que te voilà avec deux bouées?

— Mon té oui! On ne sait pas comment ça vient; ça pousse plus vite que les pommes de terre.

Mais le temps passe; la nuit vient lentement. C'est l'heure de « gouverner ». Peu à peu les rangs s'éclaircissent.

Les organisateurs de la réunion se lèvent à leur tour, règlent la note et descendent à la « chambre à boire ».

— Allons, dit l'un de ceux-ci à un ou deux électeurs attendus; venez avec nous. Vite un dernier verre avant de se quitter.

On cause familièrement.

— Eh bien, à la vôtre, messieurs, fait le président de la séance, trinquant à la ronde. Puis, s'adressant à son voisin: « En somme on a passé une jolie après-midi? »

— Mon té, oui. Y a pas, mais ce « blanc » est fameux.

— Ainsi, vous avez eu du plaisir?

— C'est sûr; n'est-ce pas, le temps a passé... Dimanche dernier, on avait déjà eu aussi bien du plaisir; ces messieurs... donc... de l'autre parti, sont venus.

— Ah!... oui?...

— Oui... enfin... comme de juste. Y z'avaient commandé des saucisses aux choux; même qu'on en a mangé encore le lundi, tant y en avait.

Ici, le président se penche à l'oreille de son interlocuteur et, d'un ton confidentiel:

— Entre nous, vous pensez cependant qu'on votera bien, ici, dimanche prochain?

— Mais, le bon sens. On remplit son devoir de citoyen... et puis, ça fait une sortie... Dites-donc, vous m'estimerez, mossieu, mais vous n'auriez pas encore un de ces bons « bouts » comme y avait sur la table, là-haut? On n'en fume pas des mêmes tous les jours.

*vous: ores, veuillés (si bon semble à mon chier pere), onc ne vous départir de l'anneau que voici, encor que ne soit si riche joyau que le collier de Madame de Bourgogne; et tout ainsi le garder pour l'amour de moi.* C'étoit un de ces anneaux où se voient deux mains entrelacées: Othon qui sentit tout le prix de cet emblème, baisa l'anneau, le plaça au second doigt de sa main gauche; et s'inclinant devant Catherine, jura de ne s'en départir qu'à la mort.

L'habitude que Gérard avoit de dissimuler, peut-être aussi la préoccupation des acteurs de cette scène, le sauvèrent d'être deviné: mais on conçoit quelle répugnance il eut à vaincre, pour embrasser son rival avec l'apparence de la joie, et lui demander quelle affaire le rappeloit dans sa patrie, après une absence de deux ans. Othon, d'autant plus embarrassé d'une question à laquelle il ne lui étoit pas permis de répondre, qu'il étoit évident que Gérard avoit pénétré son secret, ne pût que parler vaguement de la santé très altérée de sa mère, qui lui causoit en effet de véritables inquiétudes. Mais le Baron, croyant devoir à un hôte de cette importance, voisin et parent de son gendre, la communication du mariage de sa fille, fit part à Gérard de ses engagements avec Grandson.

Peu après cette confidence, le sire d'Estavayer qui ne manquoit pas de prétextes pour fuir le spectacle désespérant du bonheur de son rival, partit la rage dans le cœur, en méditant les plus sinistres projets.

**Concessions mutuelles.** — Un jeune homme, à la veille de se marier, recourt aux lumières d'un ami.

— On me parle beaucoup, dit-il, de l'utilité des « concessions mutuelles » ; qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire que si au moment de décider un voyage, ta femme préfère Marseille et toi Berlin, alors vous choisirez une autre ville que vous n'aimerez ni l'un ni l'autre.

**Bon pour l'emploi.** — Chez un loueur de voitures :

Un postulant se présente comme cocher :

— Vous avez déjà l'habitude?...

— Non, j'étais garçon de café.

— Mais alors ?

— Pardon ! c'est moi qui versais.

— Ah ! c'est différent. Embauché !

### On pouôro que ne sè gêne pas.

**L**AI PAS REÏN que dâi retse per tsi no, lâi a assebin dâi pouôro, câ, quemet on dit : faut de tote sorte de dzein po fère on mondo. Porquie è-te dinse ? Diabe lo mot que l'èin sé. Le porri vo repondre quemet cliau boufiba que lo menistre lâi demandâve âo catsimo porquie lâi avâi dâi pouôro su sta terra :

— L'è per que lè retse satsant à cò ie dâivant baillî lau z'ermonne, que l'avâi repondu.

Sè pas se l'avâi réson ; dein ti lè casse, nion ne m'a jamais de porquie lâi n'a que pouant rupa dâi navette et bâire dâi boune botollie, et que dâi z'altro sant dobedzî de medzî lau pan chet et de bâire dau penatset.

Mâ lâi a bin dâi sorte de pouôro assebin : lâi n'a que sant honito, travaillâo que dâi sacro, mâ que l'ant tot'onna marmaille ; cliau z'iquie savant pas ti lo malheu que l'ant d'ître pouôro. Et pu aprî lâi a lè pouôro que n'èin fant on meti, que traôvant la terra trào bassa po la travaillî, que l'ant lè coûte verve ein travè, que sant on bocon quemet lè baromètre, ne pouant pas sè ellinnâ, l'ant pouâre de sè trossâ, que tsertsant de l'ovradzo ma prèyant lo bon Dieu d'èin min trovâ, que l'amat bin l'ovràdzo fé, lo pan copâ et lo chenique que n'è pas bu, que fant quemet lau desâi monsu Favrat dein onna tsanson :

Ao cabaret, ti cliau fifâre  
Contre la tchertâ bouëillant trau.  
Bâide pas tant cliau quartettâre,  
Travaillî mè, vo z'arâi prau.  
N'âi-vo pas prau bu por on iadzo ?

## CHAPITRE III

### UN RIVAL ATROCE

L'astère décence ne permettant pas à Grandson de demeurer long-tems à Belp, le séjour qu'il y fit fut bien court ; mais il suffit pour lui faire connoître toute la force d'un sentiment qu'il avoit ignoré jusques alors ; et les instants qu'il passa près de Catherine, l'éclairèrent sur le véritable prix de la vie.

Hélas ! ce sentiment qui devoit troubler ses jours et causer sa mort, se présentoit alors avec tant de charmes... il ne pouvoit le séparer du bonheur, ni de la vertu. L'amour animoit pour Grandson la nature entière, embellissoit jusqu'à la gloire ; et lui donnoit une existence nouvelle, en lui créant un univers enchanté.

Avec moins d'abandon, ou de véhémence, Catherine étoit aussi sensible que son amant : et tous deux enivrés d'un bonheur qui remplissoit entièrement leur ame, sembloient pressentir que ce bonheur seroit le dernier. Quels efforts Othon n'eût-il point à faire pour s'arracher aux enchantements d'une passion réciproque ? Il en étoit à cette époque de l'amour, où, si l'on peut s'exprimer ainsi, un regard, un soupir font événement ; où la rose qui s'échappe des cheveux d'une amante, devient pour l'amant un objet de culte ; où chaque pas qu'elle

Vo faut dâi vivrè po dèman ;  
Pas tant de braga, dau corâdzo !  
Vaique ma tsanson dè bounan.

Cliau z'iquie foudràî lau fère quemet on fâ âi tavan : lau verî la tita sein dèvant demèindze, âo bin lau fote la butse vo sède prau îo, avoué on par de gran de dynamite po lè fère châtôtâ tant qu'âo fin bet dâo coutset de la cathédrala âo bin su lo pâo dâo motî. Quinna dèpouèsnâie cein farâi.

Se cein sè passâve dinse, ein arâi bin que sarrant aguèlhi per lè dèssu, ein tot cas Cougnaque lâi sarâi, li que viquessâi rein que d'ermonne po pouâi bâire son chenique, et bon bré que l'avâi allâ pi ! mâ croûie leinga et rebriquâre qu'on n'ousâve pas sè crotsi avoué li. On coup que l'avâi sâi, ie va mendèyi vè on vilho rentier, que l'étaî on peinsu et on pècllio dau diâbllio. Clli rentier, na pas lâi baillî de l'erdzeint, quemet mon Cougnaque lâi sâi atteindâ, lâi bâille-te pas on par de vilhe tsausse, que ma fâi noutron corps l'è parti avoué tot motset.

Lo leindèman matin vaicè Cougnaque que revint vè lo rentier avoué lè tsausse dèso son bré.

— Quemet, lâi dit lo retso, vo revenî dza ? vo n'âi pas prau zu hier ? Vo faut-te oncora oquie ?

— Eh bin ! lâi repond Cougnaque, vîgno vo demandâ se vo z'arâi la bontâ de mè preindre po lè repè avoué vo, que pouâisse mè veni on gros veintro po assorti avoué lo par de tsausse que vo m'âi baillî hier lo tantott.

MARC A LOUIS.

**Madame se trompe.** — Mme X., qui s'est vouée à la cause du féminisme, se fait un devoir de traiter sa bonne sur un pied d'aimable égalité.

— N'avons-nous pas la même origine ? lui disait-elle ; ne sommes-nous pas sorties, vous et moi, de la côte d'Adam ?

A quoi la brave fille a répondu :

— Moi, madame, je suis de la Côte-d'Or.

### Le paradis des épouses.

**L**'ILE de Sumatra est assurément le paradis des épouses. Jugez-en.

Lâ-bas, c'est à la femme qu'appartient la fortune du ménage et son mari n'a qu'un but : enrichir sa bien-aimée. Le divorce est excessivement rare, peut-être parce que les conjoints n'habitent pas ensemble. Le mari possède une maison séparée. Il ne se rend chez sa femme qu'à la tombée de la nuit.

fait, chaque mot qu'elle prononce, consacre une place, marque un instant, et le grave pour jamais dans le souvenir. Rien n'égale la douleur de l'aimable couple, à l'instant où il fallut se dire adieu. « Allons, du courage, mes chers enfans, leur disoit le Baron, une année est sitôt passée ! »

Ha ! s'écrioit Grandson, en pressant sur son cœur la main de Catherine, je ne sais quel funeste presentiment repousse toutes les consolations que la raison pourroit m'offrir, mais jamais je ne fus si foible.... répétez-moi, poursuivoit-il, jurez-moi que vous n'aimerez jamais que Grandson, que vous ne serez jamais à d'autres que lui.

Et la main de son amante étoit à la fois mouillée de ses larmes et couverte de ses baisers.

Rougissant enfin de montrer autant de foiblesse, Othon rassemble toutes ses forces pour la surmonter : il prononce en fuyant, le dernier adieu ; et se dérochant à ce qu'il aime, prend tout pensif la route de son châtèl.

Suivi du fidèle Archibald, son écuyer, l'amant de Catherine cotoye depuis une heure les rives de l'Aar, lorsqu'une voix partant d'un bois peu éloigné du chemin, le tire tout-à-coup de sa rêverie, en l'appelant distinctement par son nom.

— Arrête, Grandson, arrête!... si tu mérites la réputation que tu t'es acquise, tu ne refuseras point le combat que je te propose : mais je te déclare l'intention qui me conduit, c'est à ta vie que j'en veux.

En tournant ses regards vers le lieu d'où cette

On laisse les fils à leur mère jusqu'à ce qu'ils aient atteint quatre ans. Passé cet âge, ils vont habiter avec leur père. Des filles demeurent dans la maison paternelle.

Une fois mariées, on leur construit une case à côté de celle où se passa leur jeunesse. Quand un homme marié meurt, on dresse devant la maison de sa femme un mât surmonté d'une oriflamme. Et, tant que le vent n'a pas déchiré l'oriflamme, la veuve n'a pas le droit de convoler en nouvelles noces. Mais le sort des femmes mariées est si digne d'envie, en ce pays fortuné, que le veuvage y est plus pénible que partout ailleurs. Aussi vend-on, à Sumatra, des étoffes extrêmement légères, véritables mousselines spécialement destinées à la confection des « drapeaux mortuaires ». La brise la plus molle, le souffle le plus faible a tôt fait de les réduire en pièces. Et quelques mois à peine se sont écoulés que déjà la jeune veuve a trouvé un consolateur.

**Les tentateurs.** — Il n'y a pas moyen d'appeler d'un autre nom ces livrets qui paraissent à l'occasion de l'ouverture du service d'été des chemins de fer et bateaux à vapeur. Ainsi, tenez, ouvrez l'*Horloge du Major Davel*, des hoirs d'Adrien Borgeaud, à Lausanne : si en le feuilletant, l'envie ne vous prend pas de profiter d'un beau dimanche ensoleillé pour vous arracher à vos affaires, si vous ne rêvez pas de vous promener dans les vertes campagnes de la Gruyère ou de naviguer sur les lacs italiens, c'est que vous êtes de bois et que vous ne saurez jamais combien de poésie peut receler, à côté de beaucoup de choses d'ordre pratique, un petit guide qui ne coûte que vingt centimes.

✱  
Nous avons reçu également l'horloge *Le Rapide* (James Regamey, éditeur). Ce qui distingue cet horaire des autres, c'est qu'il est disposé en répertoire ; cette disposition facilite beaucoup les recherches. Le « Rapide » justifie tout à fait son nom.

Il est en vente partout.

**Théâtre.** — Le succès de la saison d'opérette s'affirme chaque jour. Les salles comblées sont la règle. De tous côtés, l'on n'entend que cette exclamation : « Vraiment, nous avons une excellente troupe ! » Et cela est exact ; nos artistes sont tous très bons. Si aucun d'eux ne sort du rang, il y a, en revanche, une homogénéité qui n'a pas souvent été aussi parfaite et qui, somme toute, vaut bien l'éclat isolé d'une étoile, tout brillant soit-il.

Demain soir, dimanche, *La Mascotte*, d'Audran.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.

AMI FATIO, successeur.

voix est partie, Grandson découvre un cavalier qui accourt au galop de son cheval ; il est couvert d'une simple armure ; son écu est environné d'un crêpe. Othon qui pouvoit avoir quelques envies, ne se connoissoit aucun ennemi ; et l'idée d'un rival étant la seule qui se présente, il présume que ce doit être un gentilhomme du voisinage, à qui son séjour à Belp a pu donner de l'humeur. Dans cette pensée, il redouble de courtoisie, et lui épargnant la moitié du chemin :

— Vous me connoissez, chevalier, lui dit-il, et tout devant être égal entre nous, puisqu'il s'agit de nous battre, je me flatte que vous voudrez bien vous faire connoître aussi. Mais on ne répond pas même à l'honnêteté de son salut ; et joignant à cet abord *discourtois* la grossièreté du langage, on employe avec lui le tutoiement.

— Mon nom est écrit sur la lame de mon épée.... Mais que t'importe mon nom ? Qu'il te suffise de savoir que je suis ton plus mortel ennemi.

Après ce discours incivil, l'inconnu met pied à terre ; et Grandson qui vient d'en faire autant, lui fait observer qu'il a lieu d'être satisfait d'une telle descendance.

— Au moins, chevalier, lui dit-il, si j'ai eu le malheur de vous déplaire en quelque rencontre, vous ne vous plaindrez pas de ma courtoisie en celle-ci ; car les gens de ma sorte ne mettent guère l'épée à la main contre ceux qui refusent de se nommer.

(A suivre.)